main, comment on ramassait une enveloppe suscrite par moi, et comment, avec rougeur, on la cachait en baissant la tête sous le voile tombant d'une longue chevelure, »

Le Premier Consul désira voir M. de Châteaubriand. Il le vit dans les salons de Lucien, vint à lui, et, sans préliminaires, lui parla de l'Égypte, des Arabes, des idéologues et du Christianisme.

Peu de temps après cette entrevue, madame Bacciochi, causant avec M. de Châteaubriand, lui parla de la place de premier secrétaire de l'ambassade de France à Rome. Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, allait partir pour cette ambassade. L'auteur du *Génie du Christianisme* était un premier secrétaire heureusement choisi dans une pareille circonstance. M. de Châteaubriand hésita et finit par accepter sur le conseil de l'abbé Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. L'Église est plus habile que les partis.

A Rome, où il fit un assez court séjour, M. de Châteaubriand eut le malheur de perdre une amie pour laquelle il éprouvait un



attachement sans bornes, Mme de Beaumont, fille de M. de Montmorin. L'âme déchirée, dégoûté des petites tracasseries diplomatiques qui le troublaient dans sa douleur, M. de Châteaubriand alla chercher un peu de repos à Naples, et revint à Paris en 1804.

Nommé ministre plénipotentiaire dans le Valais, il se disposait à se rendre à son poste, lorsqu'eut lieu l'exécution de l'infortuné duc d'Enghien, fusillé dans les fossés des fortifications du château de Vincennes. M. de Châteaubriand conçut un si vif ressentiment de cet acte sévère, qu'il envoya aussitôt sa démission. M. de Talleyrand garda cette démission courageuse pendant plusieurs jours. Lorsqu'il en parla à l'Empereur, celui-ci dit : « C'est bon. » Il n'en fut plus question. Mme Bacciochi trembla un instant pour M. de Châteaubriand. Elle s'intéressait sincèrement à l'illustre écrivain.

Un fait à noter, c'est que les Bourbons n'adressèrent jamais à M. de Châteaubriand le moindre remercîment d'un acte aussi honorable. Charles X s'en souvint seulement

à Prague, au château de Hradschin, après la perte de sa couronne.

Retiré dans un petit hôtel de la rue de Miromesnil, M. de Châteaubriand reprit ses occupations et ses rêveries littéraires. L'année suivante, il dut quitter la rue de Miromesnil et se réfugier dans l'attique de l'hôtel de Mme de Coislin, une vieille marquise de la cour de Louis XV, et aussi originale dans son genre que Mme Cornuel. C'est Mme de Coislin qui, voyant dans une feuille l'annonce de la mort de plusieurs monarques, s'écria :

« Il y a une épizootie sur les bêtes à couronne. »

La passion des voyages vint de nouveau assaillir M. de Châteaubriand dans sa solitude. Il partit le 14 juillet 1806, passa par Venise, traversa l'Adriatique, visita le Péloponèse, passa à Chypre, et alla bientôt s'agenouiller à Jérusalem, au pied du Saint-Sépulcre. Il s'embarqua ensuite pour l'Égypte, remonta le cours du Nil, visita le Caire, Memphis, les Pyramides, et de Tunis fit voile pour l'Espagne.



Le 5 mai 1807, il rentrait en France et allait s'ensevelir sous les ombrages de la vallée aux Loups, non loin de ce charmant pays d'Aulnay, où l'on oublierait volontiers le reste du monde. C'est là que, recueilli dans ses souvenirs, il écrivit l'*Itinéraire* et les *Martyrs*.

Le *Mercure* fut supprimé pendant cette même année 1807, à la suite d'un article dans lequel on remarquait ce passage :

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux ; mais il est des autels, comme celui de l'honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacri-

fices ; le Dieu n'est point anéanti parce que le temple est désert. »

La rigueur des lois qui pesaient alors sur la presse avait enfanté une *opposition allusionnelle*. L'esprit public s'emparait de tout ce qui pouvait ressembler à une intention. Qu'on parlât des Grecs, des Romains ou des Carthaginois, il était bien entendu qu'il ne fallait prendre ces masques antiques que pour des personnifications contemporaines. L'administration, obligée, de son côté, par la voix du maître, à étouffer tout germe d'opposition partout où il pouvait se rencontrer, se faisait devineresse de charades, et frappait à l'instar du chasseur qui, voyant remuer une feuille ou une touffe d'herbe, tire au *juger*.

Mais le chasseur qui se livre à cet exercice risque de tuer un chrétien au lieu d'un loup. De sorte que, l'Administration frappant autant d'innocents que de coupables, mettait le peuple entier en opposition contre le souverain, et préparait ce dissolvant des gouvernements qu'on nomme la désaffection.

L'entrée de M. de Châteaubriand à l'Institut fut pour lui l'occasion de recommencer cette guerre allusionnelle. Il succédait à Chénier. En flétrissant la doctrine du régicide, il disposa son discours de telle sorte que chacun songeait plus au duc d'Enghien qu'à Louis XVI.



Cependant les années s'écoulaient. L'Empire mûrissait, et le Grand Homme, aux prises avec la destinée déchaînée contre lui, se précipitait dans cette voie du malheur où chaque pas devient une catastrophe.

Quand Louis XVIII rentra en France, M. de Châteaubriand écrivit une brochure fameuse intitulée : *Bonaparte et les Bourbons*. Cet opuscule est, avec sa campagne dans l'armée de Condé, une tache dans sa belle existence. Ministre d'État auprès de Louis XVIII à Gand pendant les Cent-Jours, il put entendre, le 18 juin 1815, parmi les plaines où il était allé promener son anxiété, le canon de Waterloo sonner le glas de la patrie égorgée par l'étranger.

On sait quelle panique s'empara de ces hommes qui allaient revenir à la suite de l'étranger. Mais l'équivoque ne fut pas de

longue durée. Et bientôt Louis XVIII remontait sur le trône de ses pères entre Talleyrand et Fouché.

Les illusions de M. de Châteaubriand tombèrent. Questionné par Louis XVIII sur ce qu'il pensait de l'avenir, il demanda la permission de se taire. Le roi insista.

« — Sire, dit-il, je ne fais qu'obéir à vos ordres, pardonnez à ma fidélité; je crois la monarchie finie.

« — Eh bien! monsieur de Châteaubriand, je suis de votre avis. »

Fallait-il donc ameuter les rois contre la France, et massacrer la patrie pour une monarchie perdue!

En lisant les volumineux Mémoires de M. de Châteaubriand, on est frappé d'un fait, c'est que, malgré sa haine contre Napoléon, dès que cette existence s'est emparée de son imagination, elle ne lâche plus sa proie. Au lieu de raconter ses propres faits et gestes, l'autobiographe s'oublie lui-même. L'épopée napoléonienne emporte ce poëte dans son vol, comme ferait l'aigle d'un petit oiseau.

L'aigle l'emporte à travers les mers jus-



qu'à ce rocher perdu au milieu de l'Océan, où il devait expirer loin des champs de bataille, dans une solitude proportionnée à sa grandeur.

Voilà que, sans y songer, dans son récit, M. de Châteaubriand, le soldat de l'armée de Condé, l'auteur de cette brochure qui, au dire de Louis XVIII, « valait une armée, » quitte la cour et les Bourbons. Ce qui se passe à Sainte-Hélène l'absorbe, l'envahit. Il ne pourra s'éloigner de ce lieu funèbre que lorsqu'un quadruple cercueil aura renfermé cette dépouille héroïque, et que la pierre du tombeau se sera refermée sur le cercueil.

Et, en terminant cette contemplation, il s'écrie :

« La paix que n'avaient pas conclue avec lui les rois, ses geôliers, il l'avait faite avec moi. J'étais un fils de la mer comme lui; ma nativité était du rocher comme la sienne. »

Erreur d'orgueil adoucie par la pitié. Ce n'es pas une réconciliation, c'est la simple servitude qui enchaîne tout poëte à ces grands acteurs. Dès que le vent souffle,

les harpes éoliennes gémissent. Dès qu'apparaissent ces acteurs gigantesques dont les pas mesurent des mondes, tous les oiseaux du bocage, tous les poëtes, sont forcés de chanter. L'hymne jaillit de leur gosier. Justement impersonnel, le poëte n'est que la voix du chœur de l'humanité alternant avec les personnages du drame.

Jusqu'en 1815, l'existence de M. de Châteaubriand emprunte à la Révolution, à l'Empire, un intérêt particulier. On marchait alors d'aventures en aventures. Toutes les existences individuelles, si obscures qu'elles soient, empruntent aux événements qu'elles traversèrent alors, un genre d'intérêt dramatique qui n'existe plus à dater de 1815.

Dès cette époque, en effet, M. de Châteaubriand, écrivant la *Monarchie selon la Charte*, le *Congrès de Vérone*, etc., siégeant à la Chambre des pairs, devenant orateur, après avoir si dédaigneusement parlé des claque-dents de tribune, journaliste au *Conservateur* et plus tard au *Journal des Débats*, ambassadeur à Berlin, à Londres, à Rome, ministre des affaires étrangères, M. de Châteaubriand,



dis-je, dans cette lutte vulgaire, ne se distingue pas d'une manière éclatante de ce qui l'environne. La condition est pour beaucoup dans nos gloires ou dans notre obscurité.

Dans un milieu parlementaire, toute la puissance dont un homme est susceptible s'épuise en combinaisons ministérielles, en coalitions, en discours, en articles de journaux et en brochures. La guerre des portefeuilles devient inévitable. Luttes mesquines, dans lesquelles la vanité humaine joue, hélas, un rôle considérable.

Au début de la seconde Restauration, M. de Châteaubriand, qui s'accuse bien humblement de bêtise pour avoir pris intérêt à M. de Talleyrand à Gand, tombe tout à coup dans un excès contraire. Oubliant que la politique n'est autre chose qu'une perpétuelle transaction entre les partis, les opinions et les intérêts, entre le présent et le passé, il tombait dans un exclusivisme effréné.

Vouloir écarter tout ce qui, depuis 1789, avait pris part aux affaires publiques et accepter l'œuvre de la Révolution, était à la fois une inconséquence et une impossibilité.

Telle fut l'origine de la lutte de M. de Châteaubriand contre le ministère Decazes, à qui les pieds glissèrent dans le sang, selon l'expression de l'auteur des *Martyrs*. On voit qu'au contact de la politique sa muse s'était singulièrement aigrie.

Grâce aux réclamations des gens qui se montraient plus royalistes que le roi, les mesures contre la presse et la liberté individuelle redoublèrent de sévérité. Les déclamations libérales des royalistes contre les rigueurs du régime impérial aboutissaient, dans la pratique, au même résultat. Les furieuses invectives contre les hommes de la République et les excès de la Révolution se traduisaient en une *terreur blanche*, la pire de toutes, car elle fut inutile et ne fut compensée ni par l'éclat de nos armes, ni par l'abolition des priviléges, ni par le cortége d'institutions qui ont ouvert pour le pays une ère imparfaite, sans doute, mais plus équitable et plus conforme au génie égalitaire du peuple français.

M. de Châteaubriand, effrayé lui-même de ces excès, revint à d'anciennes doctrines et



lutta contre cette réaction extrême. Quel vague! Quelle incertitude! Que de contradictions dans les actes de la vie publique!

La politique de M. de Châteaubriand au congrès de Vérone, où il représentait la France, fut très-favorable aux Grecs. Les inclinations des légitimistes, en matière de politique extérieure, sont généralement empreintes d'un sentiment de droiture remarquable. Nous aurons, en parlant de la Grèce, occasion d'exposer la situation telle qu'elle se présentait au congrès de Vérone, et de remettre en lumière le généreux plaidoyer de M. de Châteaubriand.

Appelé à remplacer M. de Montmorency, M. de Châteaubriand en sortit le 6 juin 1824, pour faire place à M. de Villèle qui le jalousait. Son renvoi eut lieu sèchement. Il entra aussitôt dans l'opposition. « L'idée que j'avais du gouvernement représentatif, dit-il, me conduisit à entrer dans l'opposition; l'opposition systématique me semble la seule propre à ce gouvernement; l'opposition surnommée de *conscience* est impuissante. »

Telles étaient les subtilités du temps. M. de

Châteaubriand donne de cette opposition de *conscience* une définition aussi curieuse à lire aujourd'hui qu'une inscription grecque sur un monument du temps de Périclès. Le danger de cet arbitrage intérieur des faits, est de laisser aux ambitieux des moyens de capitulation, et aux niais l'occasion de flatter et de se tromper. « Alors, dit-il, tel député prend sa bêtise pour sa conscience et la met dans l'urue. » On n'a rien dit de plus raffiné en matière d'amour à l'hôtel de Rambouillet. Les politiques de la Restauration ont poussé jusqu'au précieux le langage des affaires.

Destitué en 1816, comme ministre d'État; destitué en 1824, comme ministre des affaires étrangères, M. de Châteaubriand, « chassé, a-t-il dit, comme un valet qui aurait volé la montre du Roi sur la cheminée, » devint, dans le *Journal des Débats*, où il s'était fortifié, le plus terrible adversaire du ministère Villèle.

Rien n'ébranle les trônes comme ces querelles de ministres.

La mort de Louis XVIII, et plus tard le



ministère Martignac, ralentirent un peu l'opposition systématique de M. de Châteaubriand.

Sa popularité avait grandi à ces luttes. « Après ma chute, dit-il, je devins le dominateur avoué de l'opinion. Ceux qui m'avaient accusé d'avoir commis une faute irréparable en reprenant la plume, étaient obligés de reconnaître que je m'étais formé un empire plus puissant que le premier. La jeune France était passée tout entière de mon côté et ne m'a pas quitté depuis. Dans plusieurs classes industrielles, les ouvriers étaient à mes ordres, et je ne pouvais plus faire un pas dans les rues sans être entouré. D'où venait cette popularité? De ce que j'avais connu le véritable esprit de la France. » M. de Châteaubriand se trompe ici. Il s'attribue ce qui, en réalité, n'est autre chose que l'adoration des Français pour les types constitués dans les lettres, les arts et la guerre.

Quant à l'ambassade à Rome, sous le ministère Martignac, elle est toute remplie du souvenir de M^me^ Récamier.

Après Mme de Beaumont, Mme Récamier est la personne qui a occupé le plus de place dans la pensée de M. de Châteaubriand.

En relisant les confidences d'outre-tombe de cet homme d'État poëte, on est souvent étonné des préoccupations qui l'agitaient au milieu de son existence politique. Un paysage, un livre, une amie, un souvenir envahissaient son imagination, qui, au milieu des affaires, oubliait toujours de fermer la porte aux sentiments et aux pensers qui voltigeaient sans cesse sur le seuil afin d'entrer au logis.

Lui-même en convient gaiement, lorsqu'il raconte qu'un soir, étant ministre de Louis XVIII, il passa plusieurs heures avec Talma à refaire quelques vers de l'*Hamlet* de Ducis interdits par la censure. Le ministre et le comédien rimant à l'envi, retournaient en tous sens l'hémistiche malencontreux, « donnant au diable la censure et toutes les grandeurs du monde. »

La correspondance avec Mme Récamier formerait plus d'un volume. Le ton en est d'une réserve extrême sous le laisser-aller



des confidences. C'est un miroir où se reflète bien cette petite société de l'Abbaye-aux-Bois, qui vaut une étude dans cette galerie de médaillons et cette table des matières de l'histoire et de la politique au dix-neuvième siècle.

Les lettres de M. de Châteaubriand sont pleines de coquetteries funèbres. Il a, comme Benjamin Constant, marché toute la vie avec l'idée de la mort. Mais, chez Benjamin Constant, l'idée de la mort se ressent de la sécheresse philosophique du dix-huitième siècle. L'auteur d'*Adolphe* n'est pas un désillusionné de l'espèce sentimentale enfantée par *Werther*. Il y a un monde entre *Adolphe* et *Werther*, un autre monde entre ceux-ci et *René*.

Toutes ces lettres sont remplies de je ne sais quelle volupté mystique empruntée au catholicisme. La galanterie, l'amour des beaux-arts, l'exquise délicatesse des sentiments, la tendresse, la chevalerie, tout, jusqu'à la médisance et à la méchanceté, passant par cette étamine religieuse, en revêt une physionomie véritablement distinguée,

d'une distinction *sui generis*. Ce fut un microcosme de quinze ou vingt personnes d'élite, placé en dehors du monde, et, dans son isolement, exerçant sur lui une influence qui vient à peine de s'éteindre.

Ce qu'on cherche à reconstruire aujourd'hui, dans deux ou trois salons que je ne veux pas nommer, n'est qu'une pâle caricature de cette discrète compagnie.

Je sais bien que l'existence de ces personnes, examinée d'un œil froid, dépouillée de cette fantasmagorie charmante qu'elles eurent l'art d'élever comme un nuage autour d'elles, comme un voile entre le public et la misère des réalités humaines, je sais bien que tout cela ne supporterait pas le regard d'un juge exempt de faiblesses et ayant parcouru la vie prosaïquement dans la ligne du devoir. Les amours et les amitiés de ce petit groupe ne vaudraient guères mieux alors que les concubinages et les liaisons d'une poignée de bourgeois insoumis, d'étudiants ou d'artistes. Mais, à Dieu ne plaise que j'ôte à ces philosophes du portique chrétien, à ces acteurs illustres et charmants qui parlèrent un si beau langage, le voile à demi transparent dont il leur a plu de s'envelopper.



Contemplons-les tels qu'il leur convint de se montrer à nous. Combien, d'ailleurs, sont-ils supérieurs à ces groupes semi-politiques, semi-littéraires, que nous voyons s'assembler aujourd'hui autour du cotillon de tel ou tel bas-bleu de mauvaises mœurs ! A côté de ces petits foyers qui ont pour dieux lares l'Intrigue et l'Amour-propre, ces compagnies élégantes du commencement du dix-neuvième siècle, telles que Mme de Staël et Mme Récamier en surent former, deviennent respectables.

Mais, ô foyer d'une prude femme, foyer illustre et modeste de Mme Roland, où te retrouver aujourd'hui, pour abriter le groupe de la vraie philosophie, de la démocratie sincère et de la vertu domestique !

M. de Châteaubriand quitta Rome le 16 mai 1829. « C'est à Rome que je voudrais mourir, disait-il en partant. En échange d'une petite vie j'aurais du moins une grande sépulture jusqu'au jour où j'irai remplir mon

010708

cénotaphe dans le sable qui m'a vu naître. Adieu; j'ai déjà fait plusieurs lieues vers vous. »

A peine à Paris, les pieds lui brûlent, et le voilà parti pour les Pyrénées, afin de prendre les eaux de Cauterets. Un soir, qu'il poétisait au bord du Gave, voilà qu'une jeune femme s'élance vers lui. Elle lui écrivait depuis deux ans sans qu'il la connût. L'enfant s'évanouit. Il fut obligé de la reporter dans ses bras. « Je me serais volontiers caché de vergogne parmi les ours nos voisins, dit-il agréablement. J'étais loin de me dire ce que se disait Montaigne : « L'amour me rendroit « la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin « de ma personne... » Mon pauvre Michel, tu dis des choses charmantes; mais à notre âge, vois-tu, l'amour ne nous rend pas ce que tu supposes ici. » Ceci ressemble à cette tape qu'une main bourgeoise frappe sur l'ignoble ventre de son compère en l'accompagnant du mot : Farceur! J'en suis bien fâché, monsieur le vicomte; mais tout le vice de votre école se trahit à ce mot, tandis que la mâle



franchise de Michel Montaigne resplendit en son lustre.

En vérité, à quoi bon reprocher à Rousseau ses pleines confessions amoureuses, pour nous faire sans cesse des demi-confidences où la fatuité, j'ai regret à le dire, perce malgré l'esprit qu'on met à la rendre supportable.

Au retour de cette excursion sentimentale, M. de Châteaubriand, sentant bien que le ministère Polignac porterait bientôt la main sur les principes qui lui furent toujours chers et qui resteront l'honneur de sa longue carrière, donna sa démission. Dans l'entrevue qui eut lieu à propos de cette démission entre lui et le ministre des affaires étrangères, le prince de Polignac lui fit l'effet « d'un muet éminemment propre à étrangler un empire. »

Je ne sais où M. de Châteaubriand s'écrie : « Je ne pardonne point à mes ennemis, je ne leur fais aucun mal; je suis rancunier et ne suis point vindicatif. » Je le crois bien. Après de pareils coups de dague, que resterait-il pour la vengeance?

La Révolution de Juillet survint l'année suivante. La popularité de M. de Châteaubriand avait grandi par sa retraite. Le 28, passant près du Louvre, il est reconnu par la jeunesse. On s'empare de lui, on l'enlève au cri de « Vive Châteaubriand! vive la liberté de la presse! vive la Charte! » Il répondait : « Vive le roi! » Et tout allait bien. La France, en matière de gloire, n'a pas d'opinion et s'empare d'autorité de tout ce qui peut mettre une fleur de plus à sa boutonnière.

La présence à la Chambre des pairs de M. de Châteaubriand empêcha, dit-il, « les douces effusions de la peur, la tendre consternation à laquelle on se livrait. » Que de fiel et de malice dans ce peu de mots! Et ceux-ci : « M. le duc d'Orléans avait eu, sa vie durant, pour le trône, ce penchant que toute âme bien née sent pour le pouvoir. » Plus loin, la colère s'en mêle et l'esprit se gâte.

Cependant, la fin de la carrière politique de M. de Châteaubriand approchait. Il l'acheva comme il l'avait commencée, par une



preuve de fidélité chevaleresque à la cause des Bourbons. « Le 7 août, dit-il, est un jour mémorable pour moi... C'est celui où j'ai eu le bonheur de terminer ma carrière politique comme je l'avais commencée; bonheur assez rare aujourd'hui pour qu'on puisse s'en réjouir. »

Quand la séance s'ouvrit à la Chambre des pairs, par la lecture de la déclaration de la Chambre des députés concernant la vacance au trône, M. de Châteaubriand, considérant de sa place ses collègues affairés ou abattus, songeait que la pairie était devenue « le réceptacle des corruptions de l'ancienne monarchie, de la République et de l'Empire. » Il monta à la tribune après cette lecture et prononça un discours dans lequel il protestait, au nom du droit divin, contre le droit de la force, ne demandant plus d'autre droit que d'aller mourir partout où il trouverait indépendance et repos.

Ce langage était juste en ce qui concerne le droit de la force, droit trop flagrant à cette installation de la monarchie de Juillet, mais

obscur en face du droit du peuple, dont M. de Châteaubriand ne disait rien.

Sa démission suivit ce noble discours et il l'accompagna d'une renonciation à douze mille francs de pension viagère, ne voulant point prêter serment au duc d'Orléans comme roi des Français.

Il vécut dès lors dans cette mystérieuse retraite de Marie-Thérèse, où s'assembla sans bruit un cénacle comme on n'en reverra pas de longtemps. Ces fruits exquis et rares semblent des produits d'un ordre de choses tout rempli de sacrifices. Les jardiniers qui veulent obtenir d'un espalier quelque produit exceptionnel, sacrifient toutes les promesses du bourgeon au profit du fruit privilégié. Il fallait peut-être des millions de misérables pour qu'une société comme celle de Versailles, sous Louis XIV, pût exister, et qu'une Sévigné florît comme une plante rare venue en serre-chaude.

De Marie-Thérèse, M. de Châteaubriand alla, sur la fin de sa vie, habiter rue du Bac, dans un appartement de plain-pied avec le beau jardin des Missions.



Ses dernières années furent remplies par la pensée de sa sépulture, caressée depuis si longtemps. « Toute notre vie, a-t-il dit, se passe à errer autour d'une tombe. »

Il touchait enfin à ce but auquel nous tendons depuis le berceau. La municipalité de Saint-Malo lui avait fait don de ce rocher du Grand-Bé, où ses cendres reposent aujourd'hui, bercées au bruit de l'Océan. Ce rocher, qu'il avait tant de fois contemplé dans son enfance, fut l'objet de sa plus chère ambition. Sa mère s'y était reposée alors qu'elle rentrait au logis, prise du mal qui devait faire naître un poëte.

Dans ce pieux silence des Missions, le nom de Châteaubriand semblait s'éteindre. La France était pleine du tumulte d'une révolution nouvelle. Le droit de la force venait de tomber sous le droit du peuple. Les malédictions des fidèles de 1830 venaient de se réaliser. Déjà même, de nouvelles discordes agitaient ce forum parisien, plein de vagues et de tempêtes comme l'Océan, lorsque nous apprîmes la mort de M. de Châteaubriand.

On y fit à peine attention. Nous n'étions

pas cinquante à sa messe funèbre. Ainsi va le monde.

*La Presse* publia sans succès ses *Mémoires d'outre-tombe*, le meilleur de ses ouvrages, peut-être, parce qu'il y a dans l'autobiographie une puissance secrète comme dans ce *je* si mal compris de Pascal.

L'autobiographie, en Angleterre et en Amérique, ou si l'on veut même la fiction établie sur le pronom personnel, a enfanté des miracles de puissance, de vérité, d'intuition.

Quant aux Mémoires de M. de Châteaubriand, pleins de malices posthumes, ils ne brillent pas autrement par la franchise. On y trouve beaucoup de colère contre Voltaire, Bonaparte et Rousseau; mais les *Confessions* de Jean-Jacques resteront toujours bien supérieures à celles de l'élégant saint Augustin de l'Abbaye-aux-Bois.

Celles de Rousseau peignent l'homme, celles de M. de Châteaubriand le gentilhomme.

Cette esquisse, faite d'après le dessin du



maître, est-elle ressemblante de tous points? Ce n'est pas moi qui me permettrais de l'affirmer.

J'ai, depuis quelques années, entrepris quelquefois de parler un langage sincère. — Mais je me suis aperçu que la vérité était un vin trop fort pour le public français, et j'ai dû me résigner à mettre de l'eau dans cette généreuse liqueur.

Je ne parle pas contre mon sentiment, mais je ne dis pas tout ce que je pense. En politique, les hommes ressemblent à ce que sont les femmes sur l'article de la beauté. La pire offense que l'on puisse leur faire. c'est de leur présenter, d'une main sérieuse, un franc miroir.

J'avais élevé dans mon cœur un autel à cette vérité robuste et nue qu'adoraient les anciens, que la Renaissance remit en honneur, mais qu'à dater du siècle de Louis XIV les Français commencèrent à vêtir d'étrange sorte. Et depuis, leur honte devant la nudité de la chaste pucelle n'a prouvé que leur infamie et leur énervement.

Les naïfs et les forts peuvent encore échanger des paroles d'un autre temps, mais on se ferait lapider si l'on voulait revenir au viril parler des anciens jours.

FIN.

PQ
.Z5
C3
c.1